

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



La mondialisation selon Ludlum

Au fil de vingt-six ouvrages, le romancier d'espionnage Robert Ludlum nous offre une description approfondie des mécanismes en marche de la mondialisation. Il nous dépeint un monde moderne bouleversé par des troubles curieusement inexplicables, des attentats sans motifs apparents, des carrières brillantes brisées du jour au lendemain, des disparitions qui ne soulèvent aucune question. Les journaux, la radio et la télévision, les discours des gouvernements et les rapports des commissions parlementaires restent à la surface des choses et ne livrent que des informations convenues. Ludlum envoie ses héros crever la surface des mensonges et découvrir les causes réelles des désordres, en particulier les alliances et affrontements changeants de groupes idéologiques ou financiers complotant pour remplacer, sur le plan mondial, les nations progressivement lâchées par les gouvernements.

Car les politiciens sont à la traîne, aveuglés par les nécessités électorales, condamnés à la superficialité par la brièveté de leur mandat, paralysés par l'obsession de l'«image» qu'ils laisseront à la postérité: «...les pontes des agences de renseignement considèrent le président comme un simple locataire de la Maison-Blanche. Un locataire parmi d'autres. Il signe un bail de quatre ans, ou de huit ans s'il a de la chance, il achète un nouveau service de porcelaine, refait la décoration, embauche des gens, les vire, fait quelques discours, et pff! il est parti.»

En réalité, ce qu'on demande au président, c'est d'avoir une belle tête d'affiche électorale et de ne pas encombrer le héros pendant qu'il sauve le monde.

Avec une imagination sans cesse renouvelée, Ludlum traque les complots de tous genres: complots des agences de renseignements américaines les unes contre les autres (*La Trahison Prométhée*); complots d'anciens nazis qui s'efforcent de réanimer l'esprit du troi-

sième Reich (*Le Pacte Holcroft*, *Les Veilleurs de l'Apocalypse*); complots de militaires qui refusent la décadence du monde occidental et veulent lui rendre sa virilité conquérante (*La Progression Aquitaine*); complots d'industriels de la pharma qui empoisonnent la planète pour mieux vendre leurs antidotes (*Opération Hadès*); complot de terroristes mystiques visant l'ordre par le chaos (*Le Cercle bleu des Matarèse*); complot de l'homme supérieurement doué et hanté par la toute-puissance (*La Directive Janson*).

Mentionnons encore ce complot humoristique, parenthèse dans l'œuvre de Ludlum, qui débouche sur l'enlèvement rocambolesque d'un pape Francesco 1^{er}, sans allusion à l'actualité, l'ouvrage datant de 1991 (*Sur la Route de Gandolfo*).

L'argent n'est pas la question, les comploteurs en ont toujours plus qu'il ne leur en faut, par la drogue, le blanchiment d'argent, le trafic d'armes, le chantage pratiqué à l'échelle industrielle. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas la richesse, c'est le pouvoir absolu. De même, le héros dispose toujours de suffisamment de moyens pour n'avoir aucun souci, pécuniaire s'entend, du lendemain.

Le héros type de Ludlum est un individualiste pur. Il a des exigences morales, mais sans références religieuses ou philosophiques. Il n'envisage pas d'avoir des enfants. Sa femme lui suffit. Il ne tue qu'en cas de nécessité, mais, dans un roman d'espionnage frénétique de six ou sept cents pages, il y a tout de même pas mal de nécessités. Comme tous les héros, il supporte admirablement la souffrance et guérit étonnamment vite des blessures les plus dangereuses. Il saute d'un coin à l'autre du globe, supporte l'alcool, ne dort guère et ignore le jetlag.

Il n'est pas mû par une vision d'ensemble, mais par une impulsion personnelle. Son combat n'est que le sursaut d'un homme courageux confronté aux

déterminismes malfaisants qui emportent le monde vers sa perte. Ayant gagné sa bataille, il cultive son jardin en toute discrétion et ne se soucie guère de ce qui se passera après lui. Il n'est d'ailleurs pas intimement convaincu de la valeur de ce qu'il a contribué à préserver.

La chimie et les sérums de vérité, la physique et le laser, la médecine reconstructive, la fabrication instantanée de faux documents, l'informatique, internet, les nano-sciences, toutes les nouveautés techniques jouent un rôle capital dans les romans de Ludlum. Ce n'est pas sans danger pour leur crédibilité, car rien n'est plus vite obsolète que la technique de pointe. Dans *La Trahison Prométhée*, paru en 2000, une scientifique dit avec un petit air modestement supérieur: «On a de grosses capacités de stockage avec cent vingt giga-octets en ligne et vingt téra-octets sur serveur magnétique.» Elle veut nous signifier que son installation est l'une des plus puissantes qui soit. Mais aujourd'hui, tout le monde a une clef USB de 32 ou 64 giga-octets dans la poche, et le film d'animation «Moi, moche et méchant» pèse pas moins de 142 téra-octets.

Les *scenarii* de Ludlum sont luxuriants. A ses intrigues politico-économiques enchevêtrées se superposent des histoires complexes d'amitiés déçues, de nostalgie amoureuse et de haines plus ou moins traumatiques. Les double-fonds, les chausse-trapes, les miroirs sans tain, les portes dérobées et les faux plafonds, les caméras de surveillance

et les enregistreurs «de la dernière génération», les pièces insonorisées, les brouillages et les contre-brouillages forment le décor de base. Les agents doubles et les triples traîtres, tous acteurs consommés, entourent le héros, le dupent et le baladent dans le monde entier... jusqu'à ce qu'il reprenne la main et conduise son propre complot contre les comploteurs.

Les descriptions des villes et des sociétés sont plaisantes et Ludlum cultive les détails qui font vrai. Soit dit en passant, le détail qui fait vrai ne l'est pas forcément: «...nous serons obligés d'informer le gouvernement de Lausanne» écrit-il à propos d'une affaire qui se passe à Genève. Est-il plus fiable quand il décrit Palo Alto, New York, Carthage ou Moscou? Probablement pas, mais après tout, est-ce important?

Sous la plume de Ludlum, les Etats sont débordés dans tous les sens. Les conglomerats technocratiques internationaux, au service des comploteurs ou complotant eux-mêmes, maîtrisent tous les moyens d'observation, des caméras de rue aux satellites de haute et basse altitude, en passant par les drones, les écoutes généralisées, et même les simples espions à l'ancienne. Ils exercent en permanence un regard à la fois détaillé et synthétique sur l'entier de la planète. Dès lors, les frontières ne contiennent ni ne retiennent plus grand chose. Elles ne servent souvent qu'à entraver le héros.

(Suite en page 2)

Olivier Delacrétaiz

Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h dans nos locaux de la place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

5 octobre: «*La France abîmée. Un essai sur la Révolution*», avec Jean-François Pasche.

12 octobre: «*Un Jésus post-chrétien? Réinventions du Christ dans la religiosité parallèle contemporaine, de l'Orient au New Age*», avec Jean-François Mayer, fondateur et directeur de l'institut Religioscope.

18 et 25 octobre: Vacances scolaires

Informations sur www.ligue-vaudoise.ch/mercredis



Secret médical et bureaux renifleurs

Tout ce que je verrai ou entendrai au cours du traitement, ou même en dehors du traitement, concernant la vie des gens, si cela ne doit jamais être répété au dehors, je le tairai, considérant que de telles choses sont secrètes. (Serment d'Hippocrate, env. IV^e siècle avant J.-C., trad. J. Jouanna)

L'examen médical des conducteurs d'automobiles âgés de 70 ans et plus donnait lieu, jusqu'à présent, à une communication très simple du médecin à l'autorité administrative: apte ou inapte à la conduite. Selon une nouvelle directive de l'Office fédéral des routes (OFROU), le médecin doit désormais transmettre des éléments de diagnostic au service cantonal – et pas à un médecin-conseil.

Le Dr Jean-Louis Randin, auquel la Société vaudoise de médecine fait écho, s'en alarme. C'est contraire au

secret médical; de surcroît, cela peut mettre le praticien dans l'embarras: que faire en cas de maladie certes présente, mais qui ne se développe pas ou qui est sous contrôle, un léger diabète par exemple, dont la formule officielle prévoit la mention? Taire la maladie, sans effet sur l'aptitude à la conduite, au risque de tomber dans l'illégalité?

Les réactions des bureaux d'Etat sont ahurissantes. Le chef du Service vaudois des automobiles et de la navigation (SAN), M. Pascal Chatagny, minimise: *Seuls quelques employés du secteur des mesures administratives (collaborateurs de la réception, gestionnaires de dossiers et juristes) sont en charge du traitement de ces dossiers. Et ils sont évidemment soumis au secret de fonction* (notion fort différente, n.d.l.r.). Autrement dit, on viole délibérément le secret médical, mais seulement un peu... A ma prochaine

infraction au Code de la route, j'expliquerai à ces messieurs que j'ai violé la loi, mais seulement un peu. Comment expliquer la désinvolture de M. Chatagny? Se prend-il pour l'Hippocrate du XIX^e siècle?

Du côté de l'OFROU, on dit avoir consulté le Préposé fédéral à la protection des données, qui n'a pas formulé d'objection. A quoi sert-il, ce préposé, avec sa quarantaine (hé oui!) de collaborateurs? Voilà une piste d'économies budgétaires. L'OFROU ajoute: *Les lois permettent de déroger au secret médical dans le domaine qui fait débat. On aimerait bien savoir quelles lois. Nous avons cherché en vain. En tous cas pas la loi sur la circulation routière (LCR), qui instaure et règle l'examen médical des seniors; bien au contraire, elle ne lève le secret médical que dans un cas précis: celui où le médecin dénonce spontanément*

une inaptitude, ce qu'il doit évidemment motiver. *A contrario*, en dehors de ce cas exceptionnel, le médecin n'est pas délié du secret selon la LCR. Plus généralement, le principe de la proportionnalité s'oppose à une communication inutile.

Il faut faire obstacle à ces bureaucraties avides de tout savoir sur leurs administrés, au jugement sans doute durci par les fanatiques de *Via sicura*. Les médecins vaudois refuseront-ils de remplir le nouveau questionnaire, quitte à se battre jusqu'au TF? Mais d'abord – ose-t-on l'espérer? – la conseillère d'Etat responsable du SAN, Mme de Quattro, devrait rappeler son service à l'ordre et communiquer à Berne son désaccord, en lui notifiant que la nouvelle formule ne sera pas utilisée dans le Canton de Vaud.

Jean-François Cavin

La mondialisation selon Ludlum

(Suite de l'éditorial)

Certains ont critiqué l'obsession complotiste de Ludlum. Reconnaissons qu'il est difficile de ne pas la partager quand on songe aux grands groupes transnationaux pétroliers, céréaliers, miniers, pharmaceutiques ou bancaires, aux sociétés tentaculaires comme Apple, Google, Monsanto-Bayer, Facebook, Uber, aux fondations manipulatrices comme l'*Open Society* de George Soros, aux assemblées explicitement mondialistes comme le Groupe Bilderberg, la Trilatérale ou le *World Economic Forum* de Davos, à l'OMS de l'aviatrice Mme Chan, à l'OMC, arme américaine de destruction économique massive, à l'ONU, la deuxième Babel, voire à l'Union européenne et son étouffoir administratif chaque année plus épais. Autant de puissances qui infiltrent les grands Etats, bousculent les petits et ne connaissent que leurs propres lois.

On peut même imaginer un désordre suffisant pour que les gouvernements eux-mêmes apparaissent comme de simples comploteurs parmi d'autres. Qu'on se rappelle le reportage *Silence on tue*, d'André Glucksmann et Thierry Wolton, paru en 1986 chez Grasset. On y voyait le gouvernement communiste de l'Ethiopie affamer méthodiquement son peuple dans le but d'obtenir l'argent de la solidarité internationale, une opération de communication menée par des professionnels efficaces sous l'œil complaisant des institutions internationales.

On peut regretter que Ludlum, mort en 2001, n'ait pas prévu l'une des formes les plus tragiques et inquiétantes de la

mondialisation, ces immenses déplacements démographiques qui sont en train de bouleverser l'équilibre politique et religieux mondial. Il y a certes des terroristes islamistes dans ses romans, mais ce sont en général des révolutionnaires, des ennemis d'Israël, des chefs de guerre locaux ou régionaux. Les masses islamiques, moyen-orientales, africaines et balkaniques restent à domicile.

Ce thème brûlant lui eût fourni l'occasion d'imaginer, sur des bases assez vraisemblables, un triple complot, celui des Etatsuniens, désireux de dissoudre la civilisation européenne en la submergeant de populations allogènes incompatibles; celui des industriels européens, destiné à mettre à leur disposition une main-d'œuvre innombrable, bon marché et désyndicalisée; et un dernier complot fomenté par une Eglise sacrifiant la civilisation européenne pour se positionner en tête sur le créneau compassionnel.

Ludlum a même imaginé un complot mis sur pied dans une perspective explicitement bienfaisante: *La stratégie Bancroft*. Dans cet ouvrage publié après la mort de l'auteur, le directeur de la fondation familiale Bancroft veut «le plus grand bien du plus grand nombre» (PGBPGN). Il s'inspire explicitement de la philosophie utilitariste de l'Anglais Jeremy Bentham. Il dispose d'ordinateurs censément assez puissants pour pouvoir, dans n'importe quelle situation, examiner toutes les décisions possibles et toutes leurs conséquences à court et long terme: «Nous transformons la morale en mathématiques» dit-il. Les algorithmes – sans cesse optimisés, faut-il le dire – ayant indiqué la décision la meilleure pour le plus grand nombre, nos humanistes milliardaires se mettent au travail, mènent des campagnes de vaccination ou versent des pots-de-vin, alphabétisent un pays ou déstabilisent son régime, faussent les résultats d'une élection africaine, éliminent un marchand d'armes libanais, etc., toujours pour le plus grand bien du plus grand nombre.

Paul Bancroft, le gourou idéaliste et machiavélien de la fondation, place les

moyens hors de tout jugement moral, alors même que la qualité intrinsèque des moyens est un aspect essentiel de la conduite politique. Seule compte pour lui la finalité déterminée par ses machines.

Le constat que les peuples finissent en général par souffrir davantage de leurs interventions que si on les avait laissés régler leurs affaires eux-mêmes ne touche pas ces bienfaiteurs de l'humanité. Il y a, accompagnant leurs efforts de mondialisation humanitaire, une prodigieuse cécité face au réel, doublée d'un non moins prodigieux orgueil: «Mon père joue à être Dieu» dit le fils de Bancroft.

Ce dernier a choisi d'agir en marge du système parce qu'il ne supporte pas les lenteurs et les blocages des administrations imbéciles et corrompues. Mais, soumis à ses seules propres lois, traitant les peuples les plus divers de la même façon aveuglément rationaliste, il a perdu le sens des différences, des proportions et des limites humaines.

L'image que Ludlum donne du monde et de son avenir n'est pas exaltante. Seuls des individus exceptionnels arrivent parfois à s'en tirer, non sans dégâts. Les autres se transforment chaque jour un peu plus en esclaves. La mondialisation, stade ultime de la lutte de tous contre tous, ne s'arrête jamais: il y a toujours des protections humaines à démolir, des entreprises à absorber, des concurrents à écraser, en un mot, des pouvoirs supplémentaires à conquérir.

A la fin, le héros a peut-être gagné la bataille, mais la guerre continue. Ludlum suggère que le mouvement de mondialisation qui nous emporte est trop profond, que nos faiblesses politiques et morales sont trop importantes, que les tentations du pouvoir sont trop fortes.

L'héroïne rebelle, Andrea Bancroft, a combattu la fondation au péril de sa vie. Elle finit néanmoins par en accepter la direction, jugeant possible de l'utiliser d'une façon qui rachèterait les crimes de son prédécesseur. Mais, comme tous ces groupes transnationaux, trop flous

et ramifiés pour être éradiqués, trop grands et lourds pour être réorientés, la fondation Bancroft a sa dynamique et ses inerties propres. A la fin du roman, un lieutenant d'Andrea lui propose de faire assassiner un ministre guyanais corrompu dont les décisions sous influence menacent la vie de milliers de personnes. Contre sa conviction intime et contre ses sentiments profonds, elle est dominée par la logique mondialiste du système: «D'accord. Allez-y. Juste pour cette fois, mais... faites-le.»

Ces derniers mots du dernier roman écrit par Ludlum concluent symboliquement son œuvre: quelles que soient les excellentes intentions des mondialisateurs, la mondialisation est en soi mauvaise, purement destructrice et sans espoir de récupération.

O. D.

Soirée Davel 2016

Pour sa Soirée Abraham Davel du mercredi 12 octobre prochain, la Société vaudoise des officiers s'intéressera aux élections présidentielles américaines et, en fonction de leur résultat, à leur impact prévisible sur la Suisse, notamment du point de vue sécuritaire. Quelle politique internationale compte mener chacun des candidats s'il est élu, et avec quelles conséquences pour l'Europe et notre pays. A cette occasion, la SVO reçoit deux orateurs: M. Daniel Warner, politologue américain, présentera les deux candidats à la Maison Blanche, tandis que M. Reymond Loretan, ancien ambassadeur de Suisse à New-York et président de la SSR exposera les enjeux de ces élections pour la Suisse et son espace sécuritaire. Cette soirée est publique et a lieu à 19h15 (accueil dès 18h30) à l'Espace de la Milice, à l'arsenal de Morges. A l'issue de la manifestation, un apéritif dînatoire sera offert à l'ensemble des participants. Inscription à l'adresse info@ofvd.ch ou au n° 079 396 02 47.

Réd.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Après la radio-télévision d'Etat, la presse d'Etat ?

Les reportages sur l'Arctique parus cet été dans le quotidien *24 heures* ont fait grimacer quelques journalistes, car ces articles ont été réalisés grâce à des partenariats avec l'Etablissement cantonale d'assurance-incendie, les Retraites Populaires, le Centre Patronal et – encore plus sulfureux – le Consulat général honoraire de Russie à Lausanne.

On retiendra en particulier l'article de M. Dominique von Burg paru dans *Domaine Public* et daté du 6 septembre dernier¹, où l'auteur expose sa crainte que de tels partenariats ne permettent plus à *24 heures* de conserver « toute sa liberté critique face à ses partenaires ». Constatant que des pratiques similaires se retrouvent désormais dans plusieurs titres de la presse romande, le journaliste se demande : « Les rédacteurs en chef n'ont-ils pas raison de chercher de nouvelles sources de financement pour offrir à leurs lecteurs une qualité rédactionnelle qu'ils ne peuvent plus se payer ? » Mais la question n'est que rhétorique, et l'auteur enchaîne : « En se liant à des partenariats commerciaux, le journalisme met en jeu le cœur de son ADN : l'indépendance. [...] Le jour où le public aura acquis la conviction que les journalistes informent eux aussi « à la demande », en défendant des intérêts particuliers, il s'en détournera. »

M. von Burg n'évoque pas la possibilité qu'une partie non négligeable des lecteurs – et peut-être des annonceurs – se soit déjà détournée de la grande presse dans la mesure où celle-ci apparaît politiquement orientée et tendancieuse, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec des partenariats commerciaux.

L'important est la conclusion à laquelle M. von Burg aboutit – ou plutôt à laquelle il avait prévu d'aboutir : « N'est-il pas temps de briser un tabou, en envisageant une aide directe à la presse ? » (Par opposition à l'aide indirecte versée actuellement sous forme d'une subvention au tarif postal.)

Quelques jours plus tard, on apprend qu'un nouveau groupe parlementaire, constitué sous le nom de « Journalisme et démocratie », pose

publiquement la question d'une aide directe de l'Etat. On aurait presque pu croire qu'il s'agissait d'une opération concertée...

* * *

Le débat sur une aide directe à la presse n'est pas nouveau ; la question revient régulièrement sur le tapis. Jusqu'ici, la grande majorité des journalistes s'y sont toujours opposés, considérant qu'un financement étatique marquerait la fin de leur indépendance éditoriale. Le vent aurait-il tourné ? Il est vrai que ceux qui œuvrent à la radio-télévision d'Etat ne semblent pas s'en porter plus mal : leur situation extrêmement confortable fait-elle envie à leurs confrères de la presse écrite ?

Toujours est-il que, pour Dominique von Burg, le dilemme de l'indépendance éditoriale se résout en deux coups de cuillère à pot : « Un financement public pourrait être réglementé en toute transparence, contrairement à la prise d'influence rampante exercée actuellement par des « communicants » de tout poil, au nom d'intérêts particuliers. » En

clair : les entreprises, c'est mal ; l'Etat, c'est bien ; et si nous devons passer par une subvention, nous préférons un schéma socialiste plutôt qu'un modèle libéral. En caricaturant à peine, on pourrait dire qu'au moment où une initiative populaire réclame la fin de la redevance Billag, une curieuse alliance de journalistes et de politiciens revendique au contraire son extension à la presse écrite, ainsi que le glissement de cette dernière vers une forme de presse d'Etat.

Dans ce débat, on ne semble guère s'intéresser aux raisons qui permettent à certains titres modestes mais ciblés, véritablement informatifs et originaux, de tirer leur épingle du jeu. Personne ne se demande si des journaux plus intéressants ne seraient pas à même de retrouver davantage de lecteurs, voire d'annonceurs. Non, il est décidément plus simple de lorgner avec avidité vers les caisses publiques.

P.-G. Bieri

¹ « Partenariats “new look” dans les journaux », 6 septembre 2016, www.domainepublic.ch/articles/29805.

La gérontocratie nous menace-t-elle ?

Avec le vieillissement de la population l'électeur médian aura 60 ans en 2035. Autrement dit, il y aura autant de votants qui auront plus de 60 ans que de votants ayant moins de 60 ans.

Ce constat est problématique pour certains politiciens de toutes tendances politiques. Ils souhaiteraient dépouiller, en partie, les seniors de leurs droits civiques. Plusieurs idées ont émergé. Parmi celles-ci, le *think tank* libéral *Avenir suisse* propose de donner un droit de vote aux enfants dès leur naissance, qui serait exercé par les parents jusqu'à leur majorité. A la suite du Brexit, la socialiste zurichoise Jacqueline Fehr propose de compter double les voix des 18-40 ans afin d'atténuer la dérive gérontocratique¹.

De manière générale, les propositions visant à favoriser une partie de la population au détriment d'une autre dans les votes en démocratie directe sont contraires à ce principe. Dans le cas présent, elles établissent un vote plural différencié selon l'âge et contredisent le principe de simplicité indispensable à la pratique de la démocratie directe.

Ce type de propositions révèle passablement de préjugés sur nos aînés. Le premier est qu'ils seraient un tout monolithique de votants. Or, les septuagénaires d'aujourd'hui ont connu des systèmes politiques totalement différents de ceux proposés de nos jours. Par exemple, les deux grands blocs durant la guerre froide. Autrement dit, ils ont appris à penser en alternative. Cela fait de cette classe d'âge un groupe plus hétérogène

que la classe d'âge des moins de 35 ans qui eux n'ont connu que le système néo-libéral et qui pensent, au contraire, seulement des nuances au sein du même système. Autrement dit, en alternance.

L'autre préjugé est que les aînés ont moins le droit à la parole étant donné qu'ils ne vivront pas aussi longtemps que les jeunes avec les conséquences de leurs choix. Or, les gens peuvent ne pas voter que par pur intérêt personnel, mais il leur arrive de prendre en compte des intérêts supérieurs tels que ceux de la société dans son ensemble. C'est particulièrement le cas en Suisse car ce pays possède une grande expérience de la démocratie directe et ne cesse de surprendre à l'étranger par l'objet de ses votations et leurs résultats.

Il est possible que le vieillissement de la population ait des conséquences sur la démocratie directe, mais ces dernières sont peu claires car l'électeur n'est pas réductible à son âge. Il y a une myriade d'autres facteurs qui le déterminent dans son vote : facteurs familiaux, sociaux et professionnels, engagements religieux ou associatifs, choix idéologiques, etc. Néanmoins, il reste toujours un travail d'éducation à faire sur l'importance de l'exercice du droit de vote et sur la participation politique chez les jeunes et ce d'autant plus avec le renversement de la pyramide des âges.

Kévin Belet

¹ « Les voix des jeunes doivent-elles compter double ? », *Le Temps*, 29.06.2016.

Statistiques

La statistique, on le sait, est la forme officielle du mensonge. Mais c'est aussi l'aliment indispensable de tout observateur de l'économie et de la société, qui voudrait donc croire à leur sérieux.

Or comment s'en convaincre lorsqu'on lit dans la presse du mois passé que la Suisse compte plus de 300'000 chats errants ? La SPA lance-t-elle des volontaires aux trousses de tous les minets sans collier pour leur coller une puce ? On aurait déjà peine à croire à la véracité d'un recensement des petits félins domestiques ; alors les chats errants...

C'est comme les travailleurs clandestins. Certains chercheurs fantaisistes nous en révèlent périodiquement le nombre, avec une étonnante précision. Mais comment identifier des individus par définition inconnus de nos services ? Statistique ou intox ?

La drogue inspire aussi à certains des chiffres d'une exactitude... stupéfiante. Le municipal lausannois Oscar Tosato, qui s'attache à légaliser la fumette de chanvre, déclare : *A Lausanne, 3,1 kg de cannabis sont consommés chaque jour (24 heures du 8 septembre)*. Vous avez bien lu : 3,1 kg, pas trois ou trois et demi. On croyait que la police avait de

la peine à traquer les pratiques illégales. Mais non, les agents savent tout et enregistrent au gramme près la denrée qui échappe à leur contrôle coercitif.

Les besoins des campagnes référendaires enflamment aussi l'imagination numérisante des politiques. Ainsi M. Daniel Brélez, connu pour son art de jongler avec les chiffres, a tenté de peindre en rose et vert l'avenir d'une Suisse appelée à limiter par l'ascèse son « empreinte écologique » ; cela en montrant que cet exercice d'austérité offrirait une chance de développement : *La Suisse compte déjà 530'000 emplois dans les technologies propres et ce chiffre ne cessera de monter en cas d'acceptation de l'initiative*. L'Office fédéral de la statistique, lui, dans une publication un peu ancienne il est vrai, affirme qu'il est impossible de dénombrer précisément les emplois liés à la protection de l'environnement ; il ajoute que le 80% environ de ces emplois s'exercent vraisemblablement dans la voirie, l'assainissement et la gestion des déchets. Technologie ?

Plutôt que de spéculer sur des emplois incertains, M. Brélez ferait peut-être mieux de compter les chats errants : il en a déjà un sur sa cravate.

J.-F. C.

Découvertes musicales

C'est à des découvertes passionnantes que la Chapelle vocale de Lausanne, l'Ensemble baroque du Léman et l'Ensemble vocal de poche de Genève invitent les mélomanes pour leur prochain concert. Le programme intelligemment conçu présente en effet deux œuvres d'Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704), les *Litanies de Sancto Josepho* et le *Requiem à 15* en la majeur, ainsi que

la *Missa Nuptialis* de Johann Heinrich Schmelzer qui fut le professeur de violon et de composition de Biber et qui eut une influence considérable sur sa carrière. Ces œuvres, à notre connaissance jamais chantées en terre vaudoise, seront interprétées sous la direction de Gonzalo Martinez à l'abbatiale de Romainmôtier le dimanche 9 octobre à 17h00.

Fr. Monnier

L'archipel oublié

L'idée d'Aristote selon laquelle l'homme est un animal politique plutôt bienveillant à l'égard de ses semblables est juste le plus souvent.

A certaines époques particulièrement sombres, par exemple en Europe de 1914 à 1950, le constat que l'homme est un loup pour l'homme s'impose. Hobbes semble triompher d'Aristote.

Les camps de concentration apparaissent comme un champ d'expérience où il faudrait démontrer que l'homme est condamné à la lutte pour la survie, que la loi du camp est une loi de nature. Seulement, l'expérience est frelatée. Quand on affame et assoiffe les détenus à dessein, qu'on les force à travailler au-delà de leur seuil de résistance, qu'on les livre, à dessein toujours, à la violence de voyous croulant sous les privilèges, qu'on les expose au froid extrême, il est évident que la sociabilité humaine en prend un coup. Varlam Tikhonovitch Chalamov, avec lequel Soljénitsyne avait voulu écrire *L'Archipel*, dit: *Il est terrible de voir le camp, et il ne faut pas qu'un seul homme au monde connaisse les camps. L'expérience des camps est une expérience entièrement négative, de la première à la dernière minute. L'homme ne change que dans un sens: il devient pire. Et ça ne peut pas être autrement. Au camp il y a beaucoup de choses que l'homme ne devrait jamais voir. Mais voir le fond de la vie, ça n'est pas le plus terrible. Le plus terrible, c'est quand l'homme commence à sentir que le fond de la vie s'installe – à tout jamais – dans sa propre vie*¹.

Rescapé d'Auschwitz, Primo Levi aurait pu écrire la même chose.

Quant à Soljénitsyne, il a aimé échanger avec Varlam Tikhonovitch, mais n'a pas admis son désespoir. Il se sert de l'expérience de Chalamov lui-même pour contredire Chalamov. A la Kolyma en effet, malgré de terribles souffrances, Chalamov a toujours refusé de devenir mouchard ou brigadier. Soljénitsyne, Levi et Chalamov ont montré qu'il existait dans les camps des personnes d'un grand courage et d'une grande honnêteté, originaires de tous les milieux et de tous les pays: des chrétiens orthodoxes ou baptistes, des femmes âgées, des paysans, des ex-militaires, des témoins de Jéhovah, voire des trotskystes, qui résistèrent jusqu'à la mort, contredisant la loi du loup en vigueur chez les droits-communs: *tu crèves aujourd'hui, demain ce sera mon tour*, loi qu'on pourrait qualifier de nihiliste-jouisseuse (je profite de la vie en tuant ceux qui font obstacle à mes

plaisirs, de toute façon nous crèverons tous...).

Soljénitsyne a consacré une grande partie de son métier d'écrivain à rechercher les causes des maux qui ont accablé la Russie dès la Révolution. De son propre aveu, il n'y est pas parvenu. *La Roue rouge*, cycle romanesque qui devait comporter vingt nœuds narrants les événements dans le détail, s'interrompt après les 6000 pages des quatre premiers nœuds (Août 14, Novembre 16, Mars 17, Avril 17), alors qu'elle devait s'achever sur la révolte paysanne de Tambov en 1921. Peut-être n'est-il permis à personne de remonter l'enchaînement des causes du mal, le péché originel faisant office d'explication la plus convaincante...

Toujours est-il que Soljénitsyne a mis en évidence certains processus maléfiques. Le mal au XX^e siècle se justifie par des idéologies, des systèmes d'idées reposant sur eux-mêmes, sans référence au réel, autrement dit sur un tissu de mensonges. Le mal premier est le mensonge contre lequel il faut s'armer sans cesse. Soljénitsyne s'est employé à retrouver le vrai sous les couches épaisses du délire idéologique. Voyant une jeune fille maltraitée dans le camp de la Nouvelle-Jérusalem, il se promet de faire connaître au monde ce que son peuple subissait et tout ce que lui-même, assisté de 227 témoins, savait du réseau concentrationnaire. Il montra que Lénine jugeait nécessaire de recourir à la terreur, selon le modèle français, avant même que la Révolution n'éclate. Celle-ci installerait sa domination en mariant la logique imperturbable des idées aux bonnes vieilles passions humaines: la soif du pouvoir, l'argent, le sexe, pour parler simple. Comme Chalamov, il mit en lumière la facilité avec laquelle le régime bolchévique s'allia avec la pègre et le prolétariat en haillons (le «Lumpenproletariat» dont Marx se méfiait) pour diviser, isoler et au besoin liquider les prisonniers politiques. Il raconta l'imprévoyance et l'impréparation des honnêtes gens face à une justice totalitaire; il saisit qu'une monarchie en bout de course ne trouvait pas les forces nécessaires pour s'opposer à l'engrenage révolutionnaire.

Au camp, Soljénitsyne tira de ses épreuves des leçons de vie, des préceptes stoïciens qui retrouvent en tout temps une certaine jeunesse: *L'essentiel dans la vie, tous ses secrets, vous voulez que je vous les dise, là, maintenant? Ne courez pas après les fantômes, après les biens, après une situation: pour les amasser – des dizaines d'années à s'user les nerfs; pour les confisquer – une seule nuit. Vivez en gardant sur la vie une supériorité égale; ne craignez pas le malheur; ne languissez pas après le bonheur; de toute façon, l'amer ne dure pas toute la vie et le sucré n'est jamais servi ras bord. Estimez-vous satisfait si vous ne gelez pas et si la soif et la faim ne vous déchirent pas les entrailles de leurs griffes. Vous n'avez pas l'échine rompue, vos deux jambes marchent, vos deux bras se plient, vos deux yeux voient et vos deux oreilles entendent – qui pourriez-vous bien envier? à quoi cela vous servirait-il? D'envier les autres nous ronge avant tout nous-mêmes. Dessillez vos yeux, lavez votre cœur et au-dessus de tout mettez ceux qui vous aiment et ceux qui sont bien disposés à votre égard*².

L'exemple de Soljénitsyne montre qu'un seul homme, quelque peu démiurge, peut entraver un régime pervers.

De lui nous retenons aussi le souci du langage. L'idéologie s'attaque d'abord à la langue de tous les jours. Le nazisme a perverti l'allemand, le communisme a appauvri le russe; aujourd'hui la langue de coton mondialiste se substitue à la diversité des parlars du monde.

Soljénitsyne n'était pas pacifiste. Face à la violence totalitaire, il faut utiliser la force armée et être prêt à se battre. Face à l'injustice absolue des camps, la vengeance elle-même apparaissait comme une justice élémentaire.

En toute chose, Soljénitsyne nous invite à l'approfondissement et à l'auto-limitation. Restreignons-nous à l'essentiel, confessons notre foi chrétienne. Si sa mère et sa grand-mère ne lui avaient pas transmis les rites orthodoxes, l'écrivain pense qu'il n'aurait eu que peu de chances de renaître après le lavage de cerveau communiste et l'épreuve du Goulag.

Après les horreurs du XX^e siècle, notre monde n'est pas immunisé contre les menaces. L'islamisme (et peut-être le mondialisme) n'aura aucun scrupule à s'allier aux forces d'en bas pour faire régner son «ordre» nouveau. Le crime organisé se développe. Anne Applebaum le dit bien dans la conclusion de sa synthèse sur le Goulag: (...) *notre*

*capacité d'avilir, de détruire et de déshumaniser nos semblables s'est répétée – et se répétera – maintes et maintes fois: la transformation de nos voisins en «ennemis», la réduction de nos adversaires en poux, vermines ou herbes toxiques [...] Ce livre n'a pas été écrit «pour qu'on ne voie plus jamais ça», suivant la formule consacrée. Il a été écrit parce que, très certainement, cela se reproduira. Les philosophies totalitaires ont eu, et continueront d'exercer, un attrait sur des millions et des millions de gens [...] il nous faut savoir pourquoi – et chaque histoire, chaque mémoire, chaque document de l'histoire du Goulag est une pièce du puzzle, un élément de l'explication. Sans cela, nous nous réveillerons un jour pour nous apercevoir que nous ne savons pas qui nous sommes*³.

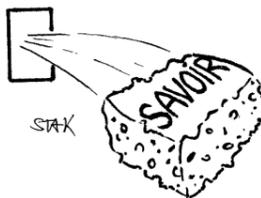
L'homme tient-il à savoir qui il est? En tout cas, il oublie vite. Il suffit de deux générations pour effacer les expériences douloureuses. Contrairement aux vœux de Soljénitsyne, la camarilla soviétique n'a pas reconnu ses crimes. Le musée d'histoire du Goulag, peu visité paraît-il, est un rideau de fumée. Staline est vénéré par une partie du peuple russe.

Jacques Perrin

¹ Cité par Georges Nivat in *Le phénomène Soljénitsyne*, Fayard 2009.

² Alexandre Soljénitsyne: *L'Archipel du Goulag*, partie II, chapitre 4, p. 495.

³ Anne Applebaum (et non Appelbaum, comme nous l'avons écrit dans un précédent article): *Goulag, une histoire*, Folio 2005, pp 917 et 918.



Catastrophe connue contre catastrophe nouvelle: oser un choix conservateur

C'est avec un profond regret que la rédaction de *La Nation* a appris que Mme Anne-Catherine Lyon, lâchée par la direction de son parti, a décidé de «jeter l'éponge». Il est vrai que, à l'heure où les traditionnels tableaux noirs sont remplacés par des écrans tactiles multimédias, que peut-on encore bien faire d'une éponge, sinon la jeter? La recycler peut-être – ce n'est pas parce que l'initiative «Economie verte» a été rejetée qu'il faut renoncer à tout effort individuel. Ou alors lui proposer une carrière dans une série télévisée – où, sous le nom de Leo, elle rejoindrait sa camarade Bob, ce qui assurerait à sa notoriété un bel essor(age).

LE COIN DU RONCHON

Nous devons cependant concéder que ce qui nous chagrine n'est pas tant cette éponge sacrifiée sur l'autel des moyens modernes d'enseignement, que la perspective d'un changement à la tête du département de la formation.

Les maîtres, y compris les plus réactionnaires, avaient fini par s'habi-

tuer à Mme Lyon. Avec elle, on savait à quoi s'attendre. Avec sa succession, on l'ignore. Qu'on ne vienne pas nous dire que ce sera peut-être mieux: on sait depuis belle lurette que, dans notre pauvre monde, les choses vont toujours de mal en pis, et que l'avenir n'est jamais aussi radieux que le passé! Même les pédagogues les plus réfractaires aux notes et à toute évaluation chiffrée savent qu'«un tiens vaut mieux que deux tu l'auras». Que peut-on dès lors attendre de la jeune génération du Parti socialiste? De ces jeunes militantes (à moins que des hommes soient admis à la candidature...) qui pourraient être tentées d'en faire davantage en matière de réformes scolaires? Le socialisme nouveau fera-t-il moins de dégâts que le socialisme traditionnel?

Non, décidément, le changement n'annonce jamais rien de bon. Cette sage sentence, inspirée par de nombreuses années d'expérience, pourrait d'ailleurs constituer... un excellent slogan électoral si Mme Lyon décidait de se présenter sous les couleurs de la Ligue vaudoise! Cette idée visionnaire – rompre avec toutes les positions que nous avons défendues jusqu'ici afin de mieux nous opposer au changement – réussira-t-elle à séduire les esprits les plus conservateurs?

Chronique sportive vaudoise

Magnifique Stan Wawrinka! Après ses victoires à Melbourne en 2014 (*Open* d'Australie) et à Paris en 2015 (Roland-Garros), le champion de tennis vaudois a triomphé à New York (*US Open*), en dominant en quatre manches le numéro un mondial, le serbe Novak Djokovic. Parmi les quatre tournois du «Grand Chelem», il ne manque plus que celui de Londres (Wimbledon) à son brillant palmarès.

A. Rochat